

Extrait du "Times", du 8 Mars 1915.

Il existe, paraît-il, des hommes et des femmes anglais qui se trompent gravement pour ce qui concerne les raisons, qui ont forcé l'Angleterre à tirer l'épée. Ils savent que c'est la violation flagrante de la neutralité de la Belgique par les Allemands qui a fait déborder la coupe de l'indignation de notre pays et qui a amené notre peuple à réclamer la guerre. Ils ne réfléchissent pas que notre ^{communauté} et nos intérêts devaient nous forcer à nous joindre à la France et à la Russie, même si l'Allemagne avait respecté scrupuleusement les droits de leur petit voisin et avait essayé de forger son chemin à travers les forteresses de la frontière de l'Alsace Lorraine. Le chancelier allemand a insisté plus d'une fois sur cette vérité. Il s'est imaginé, apparemment, qu'il forgeait de cette façon un argument contre nous. Cela prouve une fois de plus sa conception complètement erronée de notre attitude et de notre caractère. L'invasion de la Belgique et, encore plus l'abominable système de crimes qui l'a suivie, nous ^{ont} en effet, profondément renués. Comme l'Allemagne, nous avons donné notre parole de maintenir la neutralité belge. Mais, contrairement à l'Allemagne, nous nous sommes fait un point d'honneur de tenir la parole que nous avions donnée. Nous savons très bien qu'en tenant cette parole, le pur intérêt personnel a marché avec l'honneur, la justice et avec la pitié. Pourquoi avions-nous garanti la neutralité de la Belgique? Pour une raison impérieuse d'intérêt propre, pour la raison qui nous a toujours opposés à l'établissement de quelque grande puissance, que ce soit en face de notre côte orientale, pour la raison qui nous a toujours poussés à défendre les Pays-Bas contre l'Espagne et contre la France des Bourbons et des Napoléons. Nous gardons notre parole quand nous l'avons donnée; mais nous ne la donnons pas sans de solides raisons pratiques et nous ne posons pas aux Dons Quichotes internationaux, prêts en tout temps à redresser les torts qui ne nous plaisent pas.

M. von Bethman Hollweg a profondément raison. Même si l'Allemagne n'avait pas envahi la Belgique, l'honneur et l'intérêt nous aurait unis avec la France. Nous avons refusé, il est vrai, de lui donner, ainsi qu'à la Russie, un engagement formel jusqu'à la dernière minute. Depuis plusieurs années, cependant, nous leur avions donné à entendre, que si elles étaient injustement attaquées, elles pourraient compter sur notre aide. Cette entente a été le pivot de la politique européenne suivie par les trois grandes puissances. Elle a été, comme l'Allemagne elle-même le reconnaît, un facteur puissant dans la préservation de la paix européenne. L'Angleterre y a trouvé des avantages aussi bien que ses partenaires. Elle aurait forfait à l'honneur pour toujours, si, après avoir été à leur côté quand le temps était beau et avoir soutenu l'attente confiante de la France et de la Russie, d'une aide au moment d'un conflit juste, elle s'était éclipmée à l'heure du danger. C'est ce que M. von Bethman Hollweg nous adjoignait de faire. Il comprit que si nous suivions ces séductions et si nous commettions cet acte de basesse, sous le prétexte que nous n'avions pas promis une aide technique à nos amis, nous n'aurions plus jamais d'amis. Nous acculer dans une telle situation d'infâme isolement, a été longtemps le rêve chéri des gens de la Wilhelmstrasse. Cela aurait

avancé matériellement les rêves allemands d'un empire du monde pour la réalisation duquel, comme il est clairement établi, la destruction avec l'humiliation de l'Angleterre est un préliminaire indispensable. Mais ici de nouveau, de même que dans le cas de la Belgique, "l'honneur est la meilleure politique". Nous nous sommes mis dans la Triple Entente, parce que nous avons vu quelquefois que le temps d'une "splendide isolation" n'existait plus. Nous nous sommes ralliés à notre politique historique de l'équilibre des puissances et c'est pour la même raison que nos ancêtres l'ont adoptée. Il n'y eut ni pour eux, ni pour nous, aucune raison de sentiment. C'était des motifs d'intérêt propre et même d'égoïsme. Le principal d'entr'eux était certainement le désir de conserver la paix en Europe, mais c'était la principale raison seulement parce que la conservation de la paix en Europe était le seul chemin certain de conserver notre paix à nous. Dans des guerres nous avons reconnu que le premier moyen de défense ou d'attaque de l'Angleterre consistait en ses alliés continentaux. Quand nous subsidions les Etats Germaniques et pratiquement toute l'Europe pendant la grande guerre, nous n'avons pas dépensé notre or pour l'amour de la liberté allemande ou autrichienne ou par pur altruisme. Non, nous avons placé notre or pour notre propre sécurité et notre propre avantage et, somme toute, nos actes ont été récompensés par des résultats adéquats. Dans cette guerre, comme nous l'avons maintes et maintes fois répété dans le "Times", l'Angleterre combat exactement pour le même genre de motifs pour lesquels elle a combattu Philippe II, Louis XIV et Napoléon. Elle mène la bataille des opprimés, c'est vrai en Belgique et en Serbie et elle se réjouit qu'elle trouve à leur côté contre leur tyran. Elle aide ses grands alliés dans la défense de leur sol et de leurs habitations contre l'agresseur et elle est fière de dépenser son sang et son trésor pour une cause aussi sacrée. Mais elle ne se bat pas en premier lieu pour la Belgique et pour la Serbie, ou pour la France ou pour la Russie. Ces pays remplissent grandement son esprit et son cœur, mais ils viennent en second lieu. La première place appartient, et de droit, à l'Angleterre même. C'est pour elle et son empire que ses fils se battent et répandent leur sang dans les tranchées et sur les champs de bataille de la Picardie et de l'Artois, que sa flotte monte une garde vigilante dans la Mer du Nord et que ses canons ont été entendus du Pacifique aux Dardanelles. Nos soldats et nos marins défendent leur hôte et les hôte de leur compatriotes sur le sol français ou dans les eaux turques, aussi fidèlement que s'ils se trouvaient en face de troupes allemandes dans le Northfolk ou en face de vaisseaux allemands devant Harwich. Si les Allemands, comme ils l'escomptent présomptueusement, battaient nos alliés, notre sort serait bien vite décidé. Le rêve allemand consiste à conquérir un grand empire mondial, qui lui permettrait d'imposer ses idéals à l'humanité. Notre empire et notre idéal sont les principaux obstacles qu'ils rencontrent. Cette considération est la clef de toute sa politique mondiale. C'est pour cela que depuis des années elle intrigue au Japon, dans l'Inde et dans le Sud Africain. C'est pour cela qu'elle a suivi soigneusement nos controverses diplomatiques et les présumés mouvements de notre décadence avec une violence maligne. C'est pour cela qu'elle a cherché toujours et toujours à semer la discorde entre nous et nos alliés et à nous pousser finalement à un acte de

trahison. Son but dans cette guerre est de détruire la Triple Entente et cela dans l'intention de détruire le libre empire de l'Angleterre et de bâtir sur ses ruines un empire mondial allemand de militarisme et de bureaucratie. L'Allemagne nous hait, elle le proclame, d'une haine plus vindicative que celle qu'elle nourrit contre les belges ou contre les français. Elle nous hait parce qu'elle nous envie et parce que notre honneur et notre bon sens ont détruit l'oeuvre de leur diplomatie.

C'est afin de nous sauver nous-mêmes des conséquences mortelles de leur malignité que nous avons pris les armes; pour sauver nos contrées du meurtre et de la rapine que nous avons pu constater au delà des mers; pour sauver en faveur de nos enfants et de l'humanité l'héritage spirituel de l'empire et la personification et la crainte, voilà les raisons pour lesquelles nous avons envoyé sur les champs de bataille de France, les plus et les plus puissantes armées que notre histoire ait jamais connues, voilà pourquoi l'Angleterre a mis en jeu son dernier shilling et son dernier homme.

LES ACCUSÉS.

"Excoelsior"

Les accusés sont, d'une part, la foule anonyme et sinistre des soudards qui ont assassiné, incendié et pillé; qui n'ont eu de pitié ni pour la faiblesse des vieillards, ni pour l'innocence des enfants; qui n'ont eu de respect ni pour la dignité des femmes, ni pour la personne sacrée des religieuses et des prêtres. Cette tourbe odieuse s'est déshonorée en sa tenue, l'uniforme militaire; mais elle invoque les circonstances atténuantes, puisqu'elle affirme avoir agi par ordre.

Les accusés sont des chefs indignes dont la conscience s'est avilie jusqu'à dicter des instructions criminelles. Nous ne les connaissons pas tous encore; mais il en est plusieurs dont le nom est devenu synonyme de honte et d'infamie. Cambrioleurs de châteaux, le duc de Brunswick, le baron von Waldersee, le major von Ledebur et le sous-officier Weiss; dévaliseur de caves, le général Fabricius; incendiaires, le général von Durach, le prince de Wittenstein et le général von Forbender; assassin de cathédrales, le général von Heeringen; apaches sanguinaires, le général Stenger qui enjoint à ses hordes de ne plus faire de prisonniers et de ne laisser en arrière aucun vivant; le capitaine Curtius commandant cette 3^e compagnie du 112^e où l'on se fait gloire d'achever les blessés gisant au bord des routes.

L'accusé, c'est le chef des chefs, le roi des Teutons, le kaiser, souverain responsable de la catastrophe européenne, initiateur des forfaits perpétrés par son peuple, âme affolée d'orgueil au point de rêver pour sa dynastie la domination du monde.